

## Le romantisme et la « langue de Voltaire »

Olivier Bivort

Littérairement, l'influence d'Hugo est immense. Il a inventé une langue et l'a imposée à son temps. Langue violente, audacieuse, toute de sonorité et de couleur ; la langue du XIX<sup>e</sup> siècle, en somme, la seule qui puisse exprimer la passion et rendre les aspects de notre société bouleversée, de notre civilisation complexe. On peut regretter la langue de Voltaire ; il faut, bon gré mal gré, dès que l'on tient un bout de plume, écrire celle de Victor Hugo.<sup>1</sup>

La plupart des cultures européennes représentent leur langue par une périphrase qui évoque la figure d'un grand écrivain, à la fois représentatif d'une identité nationale et d'un idéal linguistique. L'italien est « la langue de Dante », l'anglais « la langue de Shakespeare », l'espagnol « la langue de Cervantès ». La locution française n'étant point fixée, un esprit étroit pourrait penser que la France possède trop de grands auteurs pour que la société en choisisse un au détriment des autres<sup>2</sup>. C'est que, dans l'ordre des habitudes, on

---

<sup>1</sup> A. Daudet, *Pages inédites de critique dramatique : 1874-1880*, Paris, Librairie de France, 1923, p. 204 [Victor Hugo, mars 1880].

<sup>2</sup> Cf. cette réflexion de Werner von Ebrennac dans *Le Silence de la mer* de Vercors : « les Anglais, reprit-il, on pense aussitôt : Shakespeare. Les Italiens : Dante.

parle du français comme « langue de Molière », « langue de Racine », « langue de Voltaire », « langue de Rabelais » et parfois comme « langue de Montaigne ». Ces figures se sont imposées progressivement et elles recourent toutes à des modèles antérieurs au XVIII<sup>e</sup> siècle ; si nous avons oublié – ou écarté de notre imaginaire linguistique – « la langue de Boileau », nous ne nous exprimons pas pour autant dans « la langue de Flaubert » ou dans « la langue de Proust », notre idéal restant fondamentalement lié au classicisme et, peut-être, à l'image d'une grandeur révolue.

Il semble que ce soit La Harpe qui, le premier, ait élevé Voltaire, de son vivant, à la dignité de représentant national de la langue. Écrivant une suite à *l'Épître à Horace*, le « premier lieutenant de Voltaire »<sup>3</sup> associait la gloire de la langue à la gloire de la France et, par antonomase, le français à Voltaire :

Daigne d'un étranger excuser l'entretien :  
Et si j'ai bégayé *la langue de Voltaire*,  
Je vais le lire encor pour apprendre à mieux faire.<sup>4</sup>

Les partisans de Voltaire se saisissent de l'expression et la popularisent : Jacques-Joseph Decroix, attribuant à Voltaire un rôle de premier plan dans la diffusion du français hors de France, utilise l'antonomase pour souligner le phénomène d'internationalisation de la langue, – ce qu'on appelait alors son universalité :

---

L'Espagne : Cervantès. Et nous, tout de suite : Goethe. Après, il faut chercher. Mais si on dit : et la France ? Alors, qui surgit à l'instant ? Molière ? Racine ? Hugo ? Voltaire, Rabelais ? ou quel autre ? Ils se pressent, ils sont comme une foule à l'entrée d'un théâtre, on ne sait pas qui faire entrer d'abord » (Paris, Éditions de Minuit, 1942, p. 36).

<sup>3</sup> Sainte-Beuve, *Causeries du lundi* [10 novembre 1851], Paris, Garnier, t. 5, 1853, p. 81.

<sup>4</sup> *Réponse d'Horace à M. de Voltaire* par M. de la Harpe (1773), dans Voltaire, *Œuvres complètes*, Oxford, Voltaire Foundation, t. 74b, 2006, p. 297, je souligne.

[Voltaire] n'est rien moins que le premier des Poètes français, & peut-être de tous les Poètes. C'est celui de tous nos écrivains à qui la langue française a le plus d'obligations. C'est lui principalement qui en a étendu la connaissance chez toutes les Nations éclairées [...]. Au congrès de Fockiani, *la langue de Voltaire* fut la langue commune entre les deux Puissances belligérantes.<sup>5</sup>

Si les détracteurs de Voltaire s'insurgent contre cette appellation, ils ne contribuent pas moins à la propager. Tout en réfutant l'éloge de Voltaire par Decroix, et malgré son ironie, Jean-Marie-Bernard Clément impose le parallèle qu'il dénonce :

Ainsi la Langue Française ne doit plus être appelée que la *Langue de Voltaire* : sans lui, ce serait une Langue déjà morte pour le reste du Monde. Il ne faut pas croire que nos fameux Écrivains du dernier siècle aient répandu notre Langue dans l'Europe & dans l'Asie ; on n'aurait jamais su dans ces parties du Globe que la Langue Française existât, si *Voltaire* n'avait écrit. Il est l'unique Auteur qu'on lise aujourd'hui dans l'Univers. Sans la *Langue de Voltaire*, la Russie & la Porte ne seraient point réconciliées ; &, grâce aux Écrits de *Voltaire*, ces deux Puissances ne seront plus en guerre à l'avenir.<sup>6</sup>

L'expression est lexicalisée dans les années 1780, tout de suite après la mort de Voltaire. Ainsi Rivarol l'emploie-t-il sans personnalisme ni intention polémique : « Les grands écrivains ont tout fait. Si notre France cessait d'en produire, la langue de Racine et de

---

<sup>5</sup> [J.-J.-M. Decroix], *L'Ami des arts, ou justification de plusieurs grands hommes*, À Amsterdam et se trouve à Paris chez les Marchands de nouveauté, 1776, p. 219-220, 221, je souligne. Decroix, grand musicologue, fut l'un des éditeurs de l'édition Kehl des *Œuvres complètes* de Voltaire (voir J. Marchand, « Un voltairien passionné : Jacques-Joseph-Marie Decroix (1746-1826) », *Revue d'histoire littéraire de la France*, mars-avril 1977, p. 187-205).

<sup>6</sup> *Essais de critique sur la littérature ancienne et moderne* par M. Clément, à Amsterdam et se trouve à Paris, chez Moutard, [...], tome premier, 1785, p. 126 [« Sur un Libelle intitulé *L'Ami des Arts ; ou justification de plusieurs Grands Hommes*, etc. », 1776]. Italiques de l'auteur.

Voltaire deviendrait une langue morte »<sup>7</sup>. Mais la périphrase n'est pas neutre. La position de Rivarol sur la langue, essentiellement traditionnaliste et commune à celle de son époque, reflète en grande partie celle de Voltaire. Puriste et conservateur, Voltaire a défendu une idée du génie de la langue – clarté, perfection et bon goût – fondée sur l'autorité des auteurs du Grand siècle. Bien qu'il prenne acte de l'évolution de la langue, il repousse toute perspective de changement, au nom de la maturité et de la perpétuation de leurs œuvres et son autorité intellectuelle, en France et en Europe, a contribué à la diffusion et au maintien des modèles qu'il défendait<sup>8</sup>. On peut ordonner les principales étapes de sa réflexion sur la langue à partir du *Siècle de Louis XIV* (1751), de la notice « Des langues » dans les *Mélanges* (1756), de l'article « Français » donné à l'*Encyclopédie* (1757) et jusqu'à l'entrée « Langues » des *Questions sur l'Encyclopédie* (1771) :

La langue française est de toutes les langues celle qui exprime avec le plus de facilité, de netteté et de délicatesse, tous les objets de la conversation des honnêtes gens ; et par là elle contribue dans toute l'Europe à un des plus grands agréments de la vie.<sup>9</sup>

Toute langue étant imparfaite, il ne s'ensuit pas qu'on doive la changer. Il faut absolument s'en tenir à la manière dont les bons auteurs l'ont parlée ; et quand on a un nombre suffisant d'auteurs approuvés, la langue est fixée. Ainsi on ne peut plus rien changer à

<sup>7</sup> A. de Rivarol, *Pensées diverses*, suivi de *Discours sur l'universalité de la langue française* (1784), éd. Sylvain Menant, Paris, Desjonquères, coll. XVIII<sup>e</sup> siècle, 1998, p. 137.

<sup>8</sup> Les études sur Voltaire et la langue ne sont pas nombreuses : voir Léon Vernier, *Étude sur Voltaire grammairien et la grammaire au XVIII<sup>e</sup> siècle*, thèse présentée à la Faculté des Lettres de Paris, Paris, Hachette, 1888 et Ferdinand Brunot, *Histoire de la langue française des origines à nos jours*, t. 6 : *Le XVIII<sup>e</sup> siècle*, deuxième partie, fascicule premier, Paris, A. Colin, rééd. revue et mise à jour, 1966 [« La grammaire voltairienne », p. 863-895].

<sup>9</sup> *Le Siècle de Louis XIV* (1751), dans *Œuvres historiques*, éd. R. Pomeau, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1957, p. 1017-1018.

l'italien, à l'espagnol, à l'anglais, au français sans les corrompre. La raison est claire ; c'est qu'on rendrait bientôt inintelligible les livres qui font l'instruction et le plaisir des nations.<sup>10</sup>

Quelques changemens que le temps et le caprice lui préparent [à la langue], les bons auteurs du dix-septième et du dix-huitième siècles serviront toujours de modèle.<sup>11</sup>

Trois choses sont absolument nécessaires, régularité, clarté, élégance. Avec les deux premières on parvient à ne pas écrire mal ; avec la troisième on écrit bien.<sup>12</sup>

Quelle fut la postérité de « la langue de Voltaire » et des idées qui lui sont attachées pendant la période romantique, et plus précisément entre 1820 et 1840, alors que la Restauration condamne sans appel les Lumières et Voltaire en particulier, retenu comme fauteur de la Révolution, et que ses qualités d'écrivain ne rencontrent plus la faveur des contemporains ? André Billaz a détaillé des différentes phases de la fortune de Voltaire dans les trente premières années du XIX<sup>e</sup> siècle, partagées entre déni et reconnaissance, entre occultation et récupération. L'émancipation de la jeune génération romantique à l'égard de la paternité encombrante de Voltaire ne s'est pas seulement opérée sur le plan des idées : c'est tout un système littéraire qui est alors mis en cause, des genres au style, et qui se heurte en particulier au domaine d'élection des nouveaux écrivains, à savoir la poésie<sup>13</sup>. Or la question de la langue n'est pas investie de la même façon par ce

---

<sup>10</sup> *Mélanges de 1756*, dans *Œuvres complètes*, Oxford, Voltaire Foundation, t. 45b, 2010, p. 19-20.

<sup>11</sup> « Français », *Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des arts, des sciences et des métiers*, Paris, Briasson, t. 7, 1757, p. 287a.

<sup>12</sup> *Questions sur l'Encyclopédie, par des amateurs* (septième partie, 1771), dans *Œuvres complètes*, Oxford, Voltaire Foundation, t. 42b, 2012, p. 17.

<sup>13</sup> A. Billaz, *Les Écrivains romantiques et Voltaire. Essai sur Voltaire et le romantisme en France (1795-1830)*, thèse présentée devant l'Université de Paris IV le 19 juin 1974, Lille, Service de reproduction des thèses, 2 t., 1974.

mouvement de refus, du moins pendant le premier romantisme ; un peu comme si elle impliquait moins d'engagement ou de compromission. Bien sûr, elle n'est pas à l'abri de l'interdit idéologique qui frappe Voltaire et l'ensemble de ses écrits à l'époque. Témoin cette anecdote tardive, rapportée par un journal de province en 1859 : dans la *Revue catholique de l'Alsace*, un certain Waltzer, curé de son état, se disait choqué par un article du *Journal de Belfort* où l'auteur, ayant utilisé l'expression « langue de Voltaire », avait eu l'impudence « d'accoler l'honneur de notre langue au triste nom de Voltaire » :

Si, à vos yeux, le style de M. Veuillot a le même mérite que celui de Voltaire [la clarté et l'élégance], pourquoi donnez-vous la préférence au philosophe, dont depuis longtemps les honnêtes gens rougissent ? Pourquoi ne dites-vous pas la langue de Veuillot ?<sup>14</sup>

Quatre-vingts ans après la mort de Voltaire, cette expression du langage courant dérange encore, alors que les auteurs défendent pourtant la conception de la langue qui y est attachée. Problème de forme et non de contenus, dira-t-on. Or cette distance entre le mot et la chose est représentative de la façon dont l'héritage voltairien a été reçu au début du XIX<sup>e</sup> siècle : le nom de Voltaire, agissant à la manière d'un signal d'alarme, effraie souvent plus que les idées qu'il est censé représenter. Du point de vue de la réception, cette question peut donc être abordée dans une double perspective : celle des idées d'une part, celle de leur dénomination d'autre part. J'ai choisi d'étudier trois moments de ce rapport tourmenté entre la littérature romantique et « la langue de Voltaire » chez trois auteurs qui me semblent les refléter au mieux : Stendhal, Hugo et Villemain.

---

<sup>14</sup> *Revue catholique de l'Alsace*, octobre 1859, p. 372.

En réaction à la publication de *Racine et Shakespeare*, en 1823, Lamartine adressa une lettre au baron de Marest, avec la consigne de la transmettre à Stendhal. Dans l'ensemble, l'auteur des *Méditations* louait le manifeste de son confrère, exprimant toutefois quelques réserves sur sa conception de la Beauté. Il insistait sur la nécessité de ne pas laisser accroire au public que la littérature moderne entendait révolutionner non seulement les genres, mais aussi la langue :

Je voudrais encore que M. Beyle expliquât aux gens durs d'oreille que le siècle ne prétend pas être romantique dans l'expression ; c'est-à-dire écrire autrement que ceux qui ont bien écrit avant nous, mais seulement dans les idées que le temps apporte ou modifie ; il devrait faire une concession : classique pour l'expression, romantique dans la pensée : à mon avis, c'est ce qu'il faut être.<sup>15</sup>

On sait que la deuxième partie de *Racine et Shakespeare* a été écrite pour répondre au discours contre le romantisme prononcé en avril 1824 par Louis-Simon Auger, secrétaire perpétuel de l'Académie<sup>16</sup>. Auger s'était élevé contre la « secte du romantisme » au nom de l'esprit national et du caractère immuable des genres et des règles, s'insurgeant en particulier contre l'obscurité des textes et contre « des procédés, des artifices particuliers de diction » qui, selon lui, dénaturaient la langue et insultaient à son génie : « on fait des expressions trouvées avec des barbarismes, des tours nouveaux avec des solécismes, et des idées neuves avec des termes impropres »<sup>17</sup>. Il

---

<sup>15</sup> Lettre de Lamartine à M. de Marest du 19 mars 1823, dans Stendhal, *Racine et Shakespeare (1818-1825) et autres textes de théorie romantique*, éd. M. Crouzet, Paris, Champion, 2006, p. 409-410.

<sup>16</sup> *Racine et Shakespeare*, N° II, ou réponse au manifeste contre le romantisme, prononcé par M. Auger dans une séance solennelle de l'Institut, par M. de Stendhal, Paris, A. Dupont et Roret, 1825.

<sup>17</sup> L.-S. Auger, *Discours sur le romantisme prononcé dans la séance annuelle des quatre Académies du 24 avril 1824*, dans Stendhal, *Racine et Shakespeare*, éd. M. Crouzet, p. 431.

concluait son harangue par un appel au respect de la norme : « quoi que vous écriviez, enfin, respectez cette langue qui a suffi à l'expression de toutes les pensées et de tous les sentiments, et qu'on ne viole jamais que par l'impuissance de la bien employer »<sup>18</sup>. Dans sa réponse, Stendhal élude presque totalement cet argument, à peine repris au détour d'une note. C'est qu'il partage le point de vue de l'académicien sur la langue :

Plus les pensées et les incidents sont romantiques (calculés sur les besoins actuels), plus il faut respecter la langue *qui est une chose de convention*, dans les tours non moins que dans les mots ; et tâcher d'écrire comme Pascal, Voltaire et La Bruyère.<sup>19</sup>

Stendhal ne modifiera pas son point de vue par la suite. Un chapitre posthume de la version définitive de *Racine et Shakespeare* reprend point par point les idées exprimées entre 1823 et 1825 :

Il ne faut pas innover dans la langue, parce que la langue est une chose de convention. [...] Il est des *tours* d'une langue comme de ses mots. [...] À quoi bon inventer un tour nouveau ? Laissons cette gloire à madame de Staël, à MM. de Chateaubriand [...]. Il est sûr qu'il est plus agréable et plus vite fait d'inventer un tour que de le chercher péniblement au fond d'une *Lettre provinciale* ou d'une harangue de Patru.<sup>20</sup>

Comme l'écrit Michel Crouzet, « pour lui le fait fondamental, c'est que la langue est fixée en France : héritier sur ce point du XVIII<sup>e</sup> siècle, et même de Voltaire, il admet comme définitif le travail fait au XVII<sup>e</sup> siècle

---

<sup>18</sup> Ibid., p. 433.

<sup>19</sup> *Racine et Shakespeare* N° II (1825), *ibid.*, p. 524.

<sup>20</sup> « Réponse à quelques objections », *ibid.*, p. 398-399. Ce chapitre, reconstitué après la mort de l'auteur, comprend entre autres la réponse de Stendhal à la lettre de Lamartine du 19 mars 1823 ainsi que des notes élaborées entre 1823 et 1825. Il fut inséré par Romain Colomb dans l'édition définitive de *Racine et Shakespeare* (Paris, Michel Lévy, 1854).



sur la langue »<sup>21</sup>. À l'instar de tous les écrivains de sa génération, le jeune Beyle a reçu une éducation fondée sur les principes linguistiques du XVIII<sup>e</sup> siècle, pour qui l'étude de la grammaire générale n'excluait nullement l'idée de perfection de la langue, et qui considérait la clarté, l'ordre et la logique comme le modèle du bon goût et du génie français. Il ne remet pas en cause cet héritage et, adhérant aux suggestions de Lamartine, il défend une position qui est celle d'une des grandes traditions de la modernité française des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, de Chénier à Breton, de Baudelaire à Apollinaire : la conciliation entre esprit nouveau et langue classique.

Peut-être faut-il être *romantique* dans les idées : le siècle le veut ainsi ; mais soyons *classiques* dans les expressions et dans les tours ; ce sont des choses de convention, c'est-à-dire à peu près immuables ou du moins fort lentement changeables. Ne nous permettons, tout au plus de temps à autre, que quelque ellipse, après laquelle soupiraient Voltaire et Rousseau, et qui semble donner plus de rapidité au style.<sup>22</sup>

Stendhal jugeait Voltaire « méchant », « puéril », « incapable d'émotions tendres », coupable d'avoir « perverti la France »<sup>23</sup> mais c'est le nom de Voltaire qui s'impose à lui quand il défend sa position sur la langue, et c'est la doctrine voltairienne qu'il soutient dans son combat sur les formes de la littérature nouvelle.

---

<sup>21</sup> M. Crouzet, *Stendhal et le langage*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque des idées », 1981, p. 355.

<sup>22</sup> « Réponse à quelques objections », *Racine et Shakespeare*, cit., p. 400.

<sup>23</sup> A. Ages, « Stendhal and Voltaire : the Philosophe as a Target », dans *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, vol. LXII, 1968, p. 83-99. Voir aussi R. Trousson, « Quand Stendhal lisait Voltaire », dans *Saggi e ricerche di letteratura francese*, vol. XXVI, 1987, p. 223-273 (recueilli sous le titre « Stendhal et le Voltaire "aux idées courtes" » dans *Visages de Voltaire (XVIII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècle)*, Paris, Champion, 2001, p. 157-191).

Il ne s'agit pas ici de refaire l'histoire tourmentée des enthousiasmes et des dégoûts de Victor Hugo pour Voltaire, déjà abondamment décrite<sup>24</sup>. Le jeune Hugo est favorable à Voltaire jusqu'au début des années 1820 ; il condamne sans ambages ses idées, son action et ses écrits pendant les vingt années qui suivent ; il revient timidement sur ses positions après la Révolution de 1848 ; il tend à s'identifier au patriarche de Ferney pendant son exil ; il fait enfin l'apologie du défenseur des droits de l'homme en 1878, à l'occasion des manifestations liées au centenaire de sa mort. Or si Voltaire et les Lumières sont chargés de tous les maux de la terre par le Hugo monarchiste et catholique, celui-ci ne remet pas en cause un domaine appartenant à l'auteur du *Dictionnaire philosophique* et à son siècle, celui de la langue et de son rapport à la littérature. C'est que, à l'image de Lamartine ou de Stendhal et jusqu'à la préface de *Cromwell* (1827), le néo-romantique qu'est Hugo à l'époque est aussi un néo-classique<sup>25</sup>.

Les quatre préfaces des *Odes* (puis des *Odes et Ballades*, 1822, 1824, 1826, 1828) illustrent bien la tension idéologique entre langue et littérature qui se propage autour du nom de Voltaire. Si, dans sa première préface (juin et décembre 1822), Hugo place d'emblée la poésie sous l'égide des « idées monarchiques et des croyances religieuses »<sup>26</sup>, il condamne sans détours, dans la seconde (février

---

<sup>24</sup> Notamment par R. Trousson, *Le Tison et le Flambeau. Victor Hugo devant Voltaire et Rousseau*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 1985. Voir aussi *Visages de Voltaire, op. cit.* et *Voltaire 1778-1878*, Paris, PUPS, « Mémoire de la critique », 2008.

<sup>25</sup> J'emprunte cette épithète appliquée aux écrivains de la Restauration à Charles Bruneau, qui précise : « à cette époque [...] le mot "romantique" n'a aucun sens pour l'histoire de la langue : le "romantisme" se décide dans le choix des sujets, nullement dans l'emploi original des figures ou l'élargissement du vocabulaire » (*Histoire de la langue française des origines à nos jours*, t. 12 : *L'Époque romantique*, Paris, Armand Colin, 1968, p. 21).

<sup>26</sup> *Œuvres poétiques*, éd. P. Albouy, t. 1 : *Avant l'exil*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1964, p. 265.

1824), « les écrits sophistiqués et déréglés des Voltaire, des Diderot et des Helvétius, [qui] ont été d'avance l'expression des innovations sociales écloses dans la décrépitude du dernier siècle » et prône une littérature nouvelle fondée sur le « besoin de vérité » de son temps et sur les « grands principes d'ordre, de morale et d'honneur » qu'il implique<sup>27</sup>. Cette exigence de changement ne touche pas le domaine de l'expression : si la littérature doit avant tout « réparer le mal fait par les sophistes », elle doit continuer à observer les règles qu'ils ont eux-mêmes promues et défendues. S'excusant du bout des lèvres de citer fréquemment Boileau, qui « partage avec Racine le mérite *unique* d'avoir fixé la langue française »<sup>28</sup>, Hugo indique les limites de « l'esprit de perfectionnement » : « toute innovation contraire à la nature de notre prosodie et au génie de notre langue doit être signalée comme un attentat aux premiers principes du goût »<sup>29</sup>. On comprend qu'il renvoie au « grand siècle de Louis le Grand » plutôt qu'à celui des Lumières, dont il considère la littérature comme « l'expression d'une société idolâtre et démocrate », mais les principes qu'il défend sont bien ceux du XVIII<sup>e</sup> siècle, d'un XVIII<sup>e</sup> siècle occulté parce qu'abhorré. Sa position ne changera pas dans la troisième préface des *Odes* (octobre 1826) où, à l'idée de fixation de la langue, il ajoute celle de pureté et de clarté, dans une vision tout académique du travail littéraire : « un écrivain qui a quelque souci de la postérité cherchera sans cesse à purifier sa diction [...]. Des fautes de langue ne rendront jamais une pensée, et le style est comme le cristal : sa pureté fait son éclat »<sup>30</sup>. Comme Stendhal, dont il s'inspire, il sépare nettement le plan des contenus et le plan de l'expression, la mobilité du premier impliquant la fixité du second : « l'originalité ne peut en aucun cas servir de

---

<sup>27</sup> Ibid., p. 274, 277.

<sup>28</sup> Ibid., p. 275.

<sup>29</sup> Ibid., p. 276.

<sup>30</sup> Ibid., p. 282.

prétexte à l'incorrection. Dans une œuvre littéraire, l'exécution doit être d'autant plus irréprochable que la conception est plus hardie. [...] Plus on dédaigne la rhétorique, plus il sied de respecter la grammaire »<sup>31</sup>.

Ce n'est que dans la quatrième préface des *Odes* (août 1828) qu'Hugo entrevoit la possibilité de déroger aux impératifs linguistiques liés aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, simultanément à la « progression de liberté » qui investit la société française et touche ses propres idées politiques. Se réservant de traiter ailleurs les matières « de langue, de style, de versification et particulièrement de rythme » qu'exige, pour lui, un recueil comme le sien au moment de sa réédition, il en appelle à l'ouverture des « critiques qui comprennent quelque chose au mouvement progressif de la pensée humaine, qui ne cloîtent pas l'art dans les poétiques et les règles »<sup>32</sup>. Mais il avait déjà fait le point sur ces questions un an auparavant, dans la préface de *Cromwell* (1827). Le tournant qu'elle représente est aussi important pour l'histoire du genre dramatique que pour l'histoire de la langue littéraire, même celle-ci concerne en priorité le drame. Hugo y renverse la perspective qui était encore la sienne en 1826, attribuant un rôle actif à l'écrivain dans son rapport à la langue, fondé à la fois sur ses qualités individuelles et sur son intelligence du code :

[...] l'indispensable mérite d'un écrivain dramatique, c'est la correction. Non cette correction toute de surface, qualité ou défaut de l'école descriptive, qui fait de Lhomond et de Restaut les deux ailes de son Pégase mais cette correction intime [...] toujours libre, parce qu'elle est sûre de son fait, et qu'elle va toujours d'accord avec la logique de la langue. Notre Dame la grammaire mène l'autre aux lisières ; celle-ci tient en laisse la grammaire.<sup>33</sup>

---

<sup>31</sup> Ibid.

<sup>32</sup> Ibid., p. 286.

<sup>33</sup> Préface de *Cromwell*, dans *Théâtre complet*, éd. J.-J. Thierry et J. Méléze, t. 1, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1963, p. 442.

L'exemple de Restaut et Lhomond, modèles de la grammaire prescriptive du XVIII<sup>e</sup> siècle toujours suivis à l'époque d'Hugo<sup>34</sup>, oppose un système de règles à la liberté de l'artiste exercée en harmonie avec la « logique de la langue », – ce qui n'est plus tout à fait son génie. Cette inversion des rôles, parce qu'elle entraîne une tutelle de la création sur la langue, a des implications sur son caractère évolutif. C'est pourquoi Hugo remet en cause une des propriétés fondamentales de la langue du XVIII<sup>e</sup> siècle, et de « la langue de Voltaire » en particulier :

La langue française n'est pas *fixée* et ne se fixera point. Une langue ne se fixe pas. [...] Le français du dix-neuvième siècle ne peut pas plus être le français du dix-huitième, que celui-ci n'est le français du dix-septième [...]. Toute époque a ses idées propres, il faut qu'elle ait aussi les mots propres à ces idées.<sup>35</sup>

Et de s'insurger contre les « Josués littéraires » de son temps qui voudraient que la langue s'arrête, car, pour lui, « le jour où [les langues] se *fixent*, c'est qu'elles meurent »<sup>36</sup>.

Hugo va prendre ses distances avec « la langue de Voltaire » au fur et à mesure qu'il se rapproche des idées libérales et que prend forme chez lui l'idée qu'un véritable renouvellement de la littérature ne peut s'appuyer sur une « langue morte ». Dans un important article publié en liminaire de *L'Europe littéraire* le 29 mai 1833 et repris en partie l'année suivante dans la préface de *Littérature et philosophie*

---

<sup>34</sup> Pierre Restaut (1696-1764) est notamment l'auteur des *Principes généraux et raisonnés de la grammaire française* (1730), un ouvrage qui, malgré son titre, n'est en rien une illustration de la grammaire générale ; l'abbé Charles François Lhomond (1727-1794) dont les livres sur le latin ont fait la réputation jusqu'au XX<sup>e</sup> siècle, est aussi l'auteur d'*Éléments de la grammaire française* (1781), réédités pendant tout le XIX<sup>e</sup> siècle.

<sup>35</sup> Préface de *Cromwell*, éd. citée, p. 442-443.

<sup>36</sup> Ibid., p. 443.

*mêlées*<sup>37</sup>, il traite les « questions de forme » qu'il avait simplement suggérées dans la dernière préface des *Odes* et répond, par la même occasion, aux critiques des détracteurs du romantisme. « Chez les grands poètes, écrit-il, rien de plus consubstantiel que l'idée et l'expression de l'idée » : « tuez la forme, presque toujours vous tuez l'idée »<sup>38</sup>. Un pas est franchi dans sa conception de la poésie, qui implique non seulement une union profonde entre les deux versants du signe, mais aussi une revalorisation du potentiel poétique de la langue. Celle-ci ne s'impose plus comme une entité déterminée et elle exige des compétences et des techniques qui la valorisent en tant qu'élément de la modernité :

Dans tout grand écrivain il doit y avoir un grammairien, comme un grand algébriste dans tout astronome. Pascal contient Vaugelas ; Lagrange contient Bézout.<sup>39</sup>

Aussi l'étude de la langue est-elle aujourd'hui, autant que jamais, la première condition pour tout artiste qui veut que son œuvre naisse viable. Cela est admirablement compris maintenant par les nouvelles générations littéraires.<sup>40</sup>

Pour justifier les changements qu'il préconise, Hugo est porté à développer un long excursus sur l'histoire de la langue depuis le XVI<sup>e</sup> siècle, en s'attachant principalement à marquer les différences entre le XVIII<sup>e</sup> siècle et le sien. Il en retire l'idée d'une « filtration » en trois

---

<sup>37</sup> « L'art est aujourd'hui à un bon point... » [sans titre], *L'Europe littéraire*, première année, n° 39, mercredi 29 mai 1833, p. 157-159. Voir aussi *Littérature et philosophie mêlées*, édition critique établie par Anthony R. W. James, Paris, Klincksieck, coll. « Bibliothèque du XIX<sup>e</sup> siècle », 2 vol., 1976.

<sup>38</sup> *L'Europe littéraire*, art. cité, p. 157.

<sup>39</sup> Joseph-Louis Lagrange (1736-1813), mathématicien et astronome ; Étienne Bézout, (1730-1783), mathématicien.

<sup>40</sup> *L'Europe littéraire*, art. cité, p. 158.

temps, correspondant à la Renaissance, à l'âge classique et au siècle des Lumières, – limitée à et par la Révolution :

Toute chose va à sa fin. Le dix-huitième siècle filtra et tamisa la langue une troisième fois. La langue de Rabelais, d'abord épurée par Régnier, puis distillée par Racine, acheva de déposer dans l'alambic de Voltaire les dernières molécules de la vase natale du seizième siècle. De là cette langue du dix-huitième siècle, parfaitement claire, sèche, dure, neutre, incolore et insipide, langue admirablement propre à ce qu'elle avait à faire, langue du raisonnement et non du sentiment, langue incapable de colorer le style, langue encore souvent charmante dans la prose et en même temps très haïssable dans le vers, langue de philosophes en un mot, et non de poètes.<sup>41</sup>

Voltaire, qui « ne se hérissé pas moins devant Homère que devant Jésus »<sup>42</sup> apparaît déjà comme l'anti-poète de cette génération, comme il le sera plus tard pour celle de Baudelaire<sup>43</sup>. Or l'esprit du XIX<sup>e</sup> siècle postrévolutionnaire, assoiffé d'inconnu, tourmenté de questions métaphysiques, – lyrique en un mot, – nécessite un ensemble de formes et de styles qui répondent à des exigences nouvelles. La coupure avec « la langue de Voltaire » s'impose donc, pour Hugo, à la fois au nom des idées et au nom de l'art :

Au dix-neuvième siècle un changement s'est fait dans les idées à la suite du changement qui s'était fait dans les choses. Les esprits ont déserté cet aride sol voltairien, sur lequel le soc de l'art s'ébréçait depuis si longtemps pour de maigres moissons.<sup>44</sup>

---

<sup>41</sup> Ibid., p. 157.

<sup>42</sup> Ibid.

<sup>43</sup> « Emerson a oublié Voltaire dans ses *Représentants de l'humanité*. Il aurait pu faire un joli chapitre intitulé : *Voltaire, ou l'anti-poète, le roi des badauds, le prince des superficiels, l'anti-artiste* » (*Mon cœur mis à nu* [f. 29], éd. A. Guyaux, Paris, Gallimard, « Folio », 1986, p. 100-101).

<sup>44</sup> *L'Europe littéraire*, art. cité, p. 157.



Coupure volontaire et réfléchie, qui consiste à soumettre la langue à une « élaboration radicale », sans pour autant donner lieu à une hémorragie : « réformons, précise Hugo, mais ne déformons pas »<sup>45</sup>. On sait que l'action d'Hugo sur la langue a principalement porté sur les registres et le lexique et qu'il a contribué à assouplir les servitudes entre les styles et les genres<sup>46</sup>. En 1833, son programme, entre radicalisme et tempérance, tente de concilier le changement avec la tradition, le moment avec l'histoire. Mais il rompt définitivement avec l'idéal linguistique du siècle des Lumières, et avec celui de Voltaire en particulier : la poésie romantique s'est heurtée à la langue et celle-ci a dû se plier à elle.

Pour des raisons moins littéraires qu'idéologiques, voire opportunistes, Victor Hugo ne commencera à revaloriser le nom du patriarche de Ferney qu'après 1848. Il est néanmoins significatif que, sous sa plume et sous celle de ses épigones, les idées liées à « la langue de Voltaire » perdent de leur attrait à mesure que diminue la pression idéologique sur le philosophe, dans un mouvement inverse qui les poussait d'abord à les défendre alors qu'ils n'avaient pas de mots pour condamner ses idées.

C'est au successeur d'Auger à la tête de l'Académie qu'il revient en grande partie d'avoir historicisé « la langue de Voltaire » après les grandes querelles romantiques et d'avoir accordé, dans un certain sens, les positions des classiques à celles des novateurs. Abel

---

<sup>45</sup> Ibid., p. 158. Et il précise : « l'opération s'est accomplie [...] selon les lois grammaticales les plus rigoureuses ».

<sup>46</sup> Voir entre autres la *Réponse à un acte d'accusation*, dans *Les Contemplations* (1856), écrite en 1854 mais antidatée « Paris, janvier 1834 », au plus près de l'article de *L'Europe littéraire* et des réactions qu'il a suscitées (voir A. R. W. James, « Le "bonnet rouge" de Victor Hugo », dans *Littérature et révolutions en France*, textes réunis par G. T. Harris et P. M. Wetherill, Amsterdam, Rodopi, « Faux titre », 1990, p. 133-155).



Villemain, libéral, favorable à la candidature d'Hugo à l'Académie, en devient le secrétaire perpétuel en 1834. Membre de la Commission du dictionnaire depuis 1827, il eut pour tâche de rédiger la préface de la sixième édition (1835)<sup>47</sup>. Très attendue et longtemps retardée, la première édition du *Dictionnaire* imprimée au XIX<sup>e</sup> siècle paraît dans un contexte linguistique et littéraire sans précédents. Après une longue période de stabilité, l'Académie doit prendre en compte l'usage dû à l'évolution naturelle de la langue (plus de soixante-dix ans séparent cette édition du *Dictionnaire* de la quatrième édition, seule reconnue, parue en 1762) et, sous la pression des écrivains et de la société, elle ne peut ignorer les idées qui se sont développées après la Restauration, en particulier celle d'imperfectibilité. C'est pourquoi Villemain s'attache à détailler l'état de la langue depuis le Grand siècle et à montrer combien l'utopie d'une langue parfaite, cultivée au XVIII<sup>e</sup> siècle, n'a pas résisté aux faits. Voltaire lui-même, « le génie du dix-huitième siècle, le dix-huitième siècle personnifié »<sup>48</sup>, qui fut « un admirable et presque timide gardien de la langue », ne put que constater les « altérations » subies par la langue de son temps :

La longue vie de Voltaire et la continuelle activité de son génie, est un des événements de l'histoire de notre langue. Il en retardait la décadence par les qualités mêmes de son style. Il ajoute, pour ainsi dire, à la nature de cette langue celle de son esprit, si net, si juste, si facile, si rapide, si brillant de clarté. D'autres écrivains ont été plus éloquents ; aucun plus français et plus cosmopolite à la fois. Aucun n'a servi d'avantage à la popularité de notre langue, et à cette convention tacite qui fait que, presque partout, deux hommes

---

<sup>47</sup> Publiée en opuscule la même année : *Considérations sur la langue française, servant de préface à la dernière édition du « Dictionnaire de l'Académie »*, Paris, Firmin-Didot, [1835].

<sup>48</sup> A. Villemain, *Cours de littérature française : tableau du dix-huitième siècle*, deuxième partie, Paris, Pichon et Didier, 1828, p. 20 (cours du mardi 15 avril 1828). Dans ses cours donnés à la Faculté des Lettres entre 1828 et 1829, Villemain n'a jamais minimisé l'importance de Voltaire.

d'esprit, de nation diverse, qui se rencontrent, s'accordent à parler français.<sup>49</sup>

Non que l'Académie soit partisane des idées romantiques en 1835 ; elle reste attachée au classicisme (c'est sa nature et sa fonction), et au classicisme du XVIII<sup>e</sup> siècle en particulier. Cependant, louée tant par les novateurs que par les conservateurs<sup>50</sup>, la préface de Villemain ménage les courants politiques et littéraires qui traversent la Compagnie après 1830, dont le romantisme. En effet, si Villemain s'insurge contre la corruption de la langue engendrée par le cosmopolitisme et regrette les atteintes portées à son « génie simple et libre », il reconnaît aussi que la décadence du français a été en partie causée par la « manie philosophique » du XVIII<sup>e</sup> siècle et par l'épuisement de la poésie, « cette source vive où s'entretient le langage », rejoignant par là les arguments de Victor Hugo développés deux ans plus tôt. Mais il affranchit aussi Voltaire du discrédit dont il souffre en montrant combien son action sur la langue peut être jugée et appréciée dans les faits : il lui redonne sa légitimité. Le discours de Villemain participe du mouvement de réhabilitation de Voltaire qui s'est amorcé après 1830 et qui ne cessera de s'amplifier avec le temps<sup>51</sup>, alors que les positions des défenseurs du romantisme se feront moins intransigeantes. Trois ans après l'entrée d'Hugo sous la coupole, l'Académie ne proposera-t-elle pas un *Discours sur Voltaire* au concours

---

<sup>49</sup> Préface au *Dictionnaire de l'Académie française*, sixième édition, t. 1, Paris, Firmin-Didot, 1835, p. XXVIII-XXIX, reprise dans *Les Préfaces du dictionnaire de l'Académie française 1694-1992*, sous la direction de B. Quemada, Paris, Champion, « Lexica », 1997, p. 325-362 avec une excellente introduction de H. de Vaultier, p. 311-324.

<sup>50</sup> Voir entre autres le compte rendu en quatre livraisons de Nodier dans *Le Temps* des 25 août, 22 septembre, 20 octobre 1835 et 28 janvier 1836, et celui de Saint-Marc Girardin dans le *Journal des débats* du 5 décembre 1835. Nodier fut reçu à l'Académie en 1833 et participa à la Commission du dictionnaire.

<sup>51</sup> Voir A. Billaz, *Les Écrivains romantiques et Voltaire, op. cit.*, troisième partie, et R. Trousson, *Visages de Voltaire, op. cit.*

d'éloquence, couronnant l'Éloge du philosophe par François-Antoine Harel, au grand dam des conservateurs, qui l'accusent d'abriter dans ses rangs pas moins de trente voltairiens<sup>52</sup>? Paulin Limayrac soulignait alors, dans *La Revue des deux mondes*, que « la vérité est que l'Académie obéit à la tradition, sans chercher à la renouveler et à la féconder [...] Aussi a-t-elle pu mettre l'éloge de Voltaire au concours, sans troubler en rien la prospérité des Welches ! »<sup>53</sup>. En réalité, les Welches étaient en train de vivre un « moment grammatical » en réaction aux excès du romantisme triomphant.

Contrairement à l'idée reçue qui fonde le développement du romantisme français dans son opposition au siècle des Lumières<sup>54</sup>, la permanence du discours sur Voltaire et la langue au XIX<sup>e</sup> siècle, au-delà de ses retombées morales, philosophiques ou religieuses, semble constituer un des enjeux mêmes de la littérature nouvelle. Tributaires et défenseurs d'un idéal classique de la langue hérité du XVIII<sup>e</sup> siècle, les premiers romantiques, anti-voltairiens, ont reconnu du bout des lèvres leur dette à l'égard de la « langue de Voltaire ». Mais en modifiant peu à peu leur conception de la langue dans le sens d'une plus grande autonomie, ils ont coupé le lien qui les reliait encore au principal défenseur de la tradition. Après 1830, la figure de Voltaire commence à être revalorisée et certains d'entre eux, Hugo et Lamartine en tête, vont

---

<sup>52</sup> « Sur les quarante immortels, trente au moins ont de certaines affinités avec la vieille école de Voltaire » (*L'Ami de la religion*, 23 septembre 1844). Victor Hugo est reçu à l'Académie française le 5 juin 1841.

<sup>53</sup> P[aulin] L[imayrac], « Académie française. Le concours sur Voltaire », *Revue des deux mondes*, juillet-août 1844, p. 845.

<sup>54</sup> Voir la très bonne mise au point de C. Thomas, *Le Mythe du XVIII<sup>e</sup> siècle au XIX<sup>e</sup> siècle (1830-1860)*, Paris, Champion, 2003, p. 27 *sqq.* et le chapitre sur la présence de Voltaire et Rousseau.

même être portés quelques années plus tard à la célébrer<sup>55</sup> ; ainsi la désaffection des poètes romantiques envers les modèles linguistiques propagés par Voltaire va-t-elle de pair avec son retour en grâce. Or le nom de Voltaire n'est pas incidemment cité en France dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle et, malgré l'expression consacrée, la « langue de Voltaire » continue de traîner derrière elle son fardeau d'idéologie et d'histoire. Paradoxalement, ce sont les classiques conservateurs qui, refusant tout compromis idéologique avec les Lumières, finiront par se réclamer de la « langue de Voltaire » pour défendre leur propre idée de langue littéraire. C'est ainsi que l'on verra surgir l'expression « langue de Voltaire » sous la plume d'un Barbey d'Aurevilly, dans un sens qui allie finitude de la langue et exigence de purisme : « Comme tout ce qui est universel, humain, a son nom dans la langue de Voltaire ; ce qui ne l'est pas, on est obligé de l'y mettre, et voilà pourquoi le mot *Dandysme* n'est pas français »<sup>56</sup>. C'est ainsi qu'on la rencontrera chez Barrès, où elle consacre l'apogée de la perfection classique :

[...] ne vous laissez troubler ni par les programmes, ni par les cent éditions des farceurs contemporains. Dégagez-vous des alanguissements, des angoissants et de quelques formules nouvelles, déjà vieilloties. La langue de Bossuet, de Pascal, de La Bruyère, de Voltaire suffit à ce que nous avons à dire, sauf pour les mots que la science, qu'ils n'ont pas connue, nous a forcé d'inventer.<sup>57</sup>

Les modèles que la littérature choisit pour se représenter sont multiples. Les grands auteurs du passé, dont on se réclame si facilement, perdent avec le temps de leur matérialité ; en gardiens

---

<sup>55</sup> Voir entre autres le *Cours familier de littérature* de Lamartine, t. 2, 9<sup>e</sup> entretien, 1856, p. 162-166.

<sup>56</sup> J. Barbey d'Aurevilly, *Du dandysme et de George Brummell* (1845), dans *Œuvres romanesques complètes*, éd. J. Petit, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », t. 2, 1980, p. 670.

<sup>57</sup> M. Barrès, *Mes cahiers*, t. 4 : 1904-1906, Paris, Plon, 1931, p. 166.

muets, ils finissent par protéger le panthéon littéraire de l'autorité de leur seul nom. Cinquante ans après sa mort, Voltaire est là qui dérange encore, qui divise toujours, dans une France qui cherche les marques de sa modernité. Elle les trouve à la fois dans le rejet de son histoire récente et dans la conservation de cet héritage collectif qu'est la langue. Ces deux dimensions d'un même phénomène se cristallisent en Voltaire, tédophore et « gardien de la langue » de son temps. Défendue puis condamnée par les écrivains romantiques, revalorisée par l'Académie, récupérée par les conservateurs, la « langue de Voltaire », au XIX<sup>e</sup> siècle, n'était pas une simple périphrase.

Pour citer cet article :

Olivier Bivort, « Le romantisme et la "langue de Voltaire" », dans *Revue italienne d'études françaises*, n. 3, 2013, p. 157-177, <<http://www.rief.it>>